

Bernard KIEKEN

**Le Courage
de parler**

Du même auteur

- Le Corbeau, nouvelle, in Donnez-moi donc de vos nouvelles l'Harmattan 1995
 - Coup de plume, revue la Nouvelle Plume 1999
 - Enfances cruelles, nouvelles, éditions de l'Agly, 1999
 - Jérôme ? Oui, c'est moi ! Textes et Prétextes 2001
 - Des Larmes de vie (nouvelles) Textes et Prétextes 2003
 - L'Office des morts (polar) Textes et Prétextes 2004
- Pour la jeunesse :
- La Multiplication, éditions du Bastberg, 2000

Sa solitude lui pesa un instant,
il aurait voulu avoir quelqu'un à
qui parler. Il est difficile de voir
le beau tout seul.

Per Olof SUNDMAN (L'Anachorète)

I

De la fenêtre ouverte sur la cour, je participe à l'exubérance de mes camarades.

J'ai demandé à être placé là pour combler ma solitude durant les récréations, ces îlots d'atroces platitudes qui bornent à intervalles réguliers ma journée d'écolier courageux et discipliné. Je m'y sens moins isolé.

De ma tour d'ivoire, je m'efforce d'éprouver les mêmes émotions qu'eux : Henri vient de chiper le bonnet du gros Jacques qui s'essouffle à le rattraper. Vas-y Jacques ! montre-leur que tu n'es pas la chiffre molle qu'ils prétendent, étonne-les par ta vivacité d'esprit, coupe sa trajectoire ; c'est ta seule chance !

Prouve-leur que nous ne sommes pas les infirmes qu'ils veulent que nous soyons pour mieux nous accabler !

Malheur, le voilà vauté dans l'unique flaque de la cour, ri par la classe entière, unie dans le mépris !

Nous ne serons jamais, Jacques, toi et moi, toi par ton embonpoint, moi par mon fauteuil roulant, que des objets de risée, que des occasions de moquerie.

Mais toi, le supporteras-tu ce deuil de notre enfance qui taillade notre cœur d'une cicatrice indélébile ? Pourras-tu effacer ces balafres enfantines qui, quoique

invisibles, saigneront à nouveau lorsqu'une amie, sincère pour une fois, te trouvera beau ?

Oui, Jacques, nous sommes aussi beaux que le plus beau d'entre nous, celui qui fait se tordre le minois des gamines lorsque affectant de les ignorer, il les agace davantage.

Nous sommes beaux, Jacques ! Affalé dans cette eau croupie, vestige d'une averse passagère, tu n'es pas drôle. Ta bouée de sauvetage autour des reins, tu ne risques pas la noyade. Les autres rient aux larmes ; moi, je pleure sur toi, Jacques. Je pleure sur nous, je pleure sur notre incapacité fondamentale à nous sortir de notre rôle, à nous élever de cette fange dans laquelle nous engluons notre existence.

Personne ne te tendra donc la main pour t'aider à te mettre debout ! Je souffre de ne pouvoir le faire ; je te l'offre pourtant, en pensée.

Enfin, tu revois le ciel, cet azur immaculé qui m'abrutit de joie lorsqu'il brûle d'un bleu si pur. La mascarade s'achève. Les moues des autres attestent la fin du combat. Les nantis contre les pauvres. Qui sont les uns, qui sont les autres ? L'avenir le dira.

Il paraît que les épreuves enrichissent ; nous mourrons milliardaires, Jacques !

Les secondes s'égrènent sur le cadran de ma montre. Inutile de suivre la trotteuse, mon esprit s'est habitué à les décompter très exactement. J'ai réglé l'heure sur les allées et venues de la maîtresse. Elle est

d'une ponctualité extrême, de celle que j'aimerais voir observer par la kiné.

Je suis continuellement en train d'attendre quelqu'un ou quelque chose. Tout peut m'arriver sauf un miracle. Même la Vierge de Lourdes ne peut rien pour moi, son eau glacée est restée lisse à mon contact ; moi, par contre, j'ai frissonné : je suis cloué dans mon fauteuil roulant et je n'ai que dix ans.

Mon décompte intérieur s'achève presque : je vais revenir à la réalité, à cette réalité qui, parfois, m'élance de joie ; je vole aux autres alors des flammèches de bonheur à leur insu.

Les rangs se dessinent devant l'entrée de la classe : Pierre jacasse (comme quoi ? demande la maîtresse ; comme une pie ! répond le chœur des vingt-cinq élèves de la septième, pour une fois à l'unisson. Comme une pie ! répété-je en moi-même, le stylo déjà en main pour être certain de ne pas prendre du retard).

La maîtresse tarde à sonner le début de l'invasion. Les camarades piaffent d'impatience, ce surplace les exaspère. Toutes ces minutes perdues sur le jeu, sur cette enfance frivole qui s'envolent en piétinements fébriles au lieu de courir, de sauter, de chahuter !

- Allez, les enfants, rentrez ! Et en silence !

Le haussement de voix se noie dans l'échappée de vingt-cinq gaillards bien décidés à retarder le plus longtemps possible la dictée qu'ils haïssent.

Moi seul l'attend avec joie et douleurs. Je les regarde s'installer. Ils s'assoient à leur place respective,

sur les bancs de deux. Le fessier de Jacques se crispe pour ne pas déborder sur son voisin Henri. Vus de dos, on dirait Laurel et Hardy.

L'empressement de Marc estompe un court instant l'irradiante sciatique qui se faufile au travers des muscles de ma cuisse droite. Ma station debout devient pénible. Il semble aussi réjoui que moi de cette dictée qui s'annonce : son cahier déjà ouvert en témoin. Je sais qu'il me hait parce que je suis le meilleur dans cette matière infernale où chaque phrase, chaque mot, chaque lettre tracés sur le papier rabat le caquet du destin.

De ma vie d'assis, d'assisté, de handicapé.

Pierre, lui, par contre, prend son temps. Il s'amuse à feindre ce calme olympien, cette sérénité qui m'enfièvre parce que je l'envie. Je le jalouse d'être capable de contenir l'ardeur qui le brûle, de jouer les blasés alors que je le sais ébouriffé de vie. A l'image de sa tignasse brune conquérante d'horizons lointains, d'aventures folles. Ses yeux bleus jettent des éclairs de volonté farouche qui m'effraient parfois.

Moi seul ai compris ce qui attise ce bouillonnement d'émotions qu'il déguise en airs cavaliers et qui lui valent des heures de colle hebdomadaires.

Moi seul l'ai compris car mes minutes s'étirent plus longuement que celle des autres. Pour passer le temps, je scrute les regards, devine sur les lèvres les mots qu'on ne me dit jamais, cherche dans l'imperceptible

une richesse ignorée de la plupart et qui me pousse à aller ma route.

Je l'aime bien, Pierre. Pourquoi lui et pas un autre ? Rien dans son attitude n'a engendré cette amitié muette ou plutôt si. Cette manière de me considérer comme un autre, cette façon de me rassurer sur mes difformités m'ont plu en lui.

Au début de cette septième, le destin m'a placé comme son voisin de banc. Un voisin peu encombrant puisque, la plupart du temps, je suis cloué dans mon cercueil de ferraille, momifié vivant au fond de la classe.

Lorsque la fatigue me fait vaciller, la maîtresse, qui a l'œil exercé sur mes réactions, à la faveur d'une récréation, m'assoit sur cette place tant convoitée. Alors, mes jambes se détendent peu à peu, à nouveau pliées, heureuses de l'être enfin après tant d'heures gainées d'appareillage qui maintiennent ma posture en station debout. Torture souvent intolérable.

De cet endroit, je ne perçois plus l'extérieur. Ma vue happe seulement le ciel et la cime des hêtres qui peuplent la cour. Je n'ai plus besoin d'eux pour vivre ; je suis tout entier centré sur une seule chose : me bercer de l'amitié qui émane de Pierre.

La récré se termine ; Pierre va entrer. Il va me voir assis, bientôt près de lui ; son sourire esquissé va m'encourager, va gommer l'environnement hostile qui me toise des pieds à la tête.

Il entre. Son regard me couve, me réchauffe. Il s'assied, me lance une œillade complice, s'assure que tout est bien calé autour de moi : mon stylo à bonne distance de ma main, mon cahier ouvert à la page adéquate, mon livre aussi. Je n'ai besoin de rien. Au cas où, il est là, à portée d'œil. Je sais.

Aujourd'hui, j'ai refusé la facilité. J'ai dénié à mes jambes le droit au repos qu'elles me supplient de leur accorder. Cette dictée, je l'écrirai debout sur cette planche étroite qui me sert de bureau et qui enserme mon buste à hauteur de poitrine. Dans ma solitude, dans ma folie de vouloir imiter les autres.

Moi, qui ne serait jamais comme eux.

La maîtresse arpente les rangées comme un lion en cage, en quête d'une proie à dévorer. En passant près de moi, elle s'inquiète pourtant :

- Tu es prêt ?

Oui, maîtresse, je suis tout ouïe. Crispé sur mon crayon qui me lamine déjà la peau de l'index avant même que d'avoir entamé la première lettre. Malgré ta lenteur bienveillante à ânonner les phrases qui vont s'amonceler sur la page blanche, je sais que je prendrai du retard. Je sais également que tu ramasseras mon cahier en dernier pour me laisser terminer l'ultime phrase qui subsistera dans ma mémoire.

« Je suis né le 13 mai 18., dans...une ville...du Languedoc... ».

Mon poignet recourbe vers l'intérieur ma main, cramponnée au stylo comme un naufragé s'agrippe au

beaupré du bateau qui coule. Un effort énorme de concentration le remet enfin dans la bonne position. Mais la maîtresse est déjà loin :

« Mon père...qui...faisait...à cette époque...le commerce ...des foulards... ».

Au diable le Languedoc, les foulards, le père vendeur, je suis perdu, noyé sous le flot, sous la marée verbale qui m'enivre. Je tangué à la dérive, sans gouvernail. Jetez-moi cette bouée... !

« Je suis né le 13 mai 18., dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme...dans toutes...les villes...du midi..., beaucoup de soleil, pas mal de poussière..., un couvent de Carmélites...et deux ou trois...monuments romains... »

Ce texte, je le connais ; je l'ai lu il y a peu ! Je me souviens maintenant : c'est le début du Petit Chose d'Alphonse Daudet. Un enfant mal aimé, rejeté, qui endure des moqueries, des sarcasmes et qui se tait sous le poids de la vie.

Je lui ressemble. Je comprends ses sentiments de révolte rentrée, de désespoir déchirant.

Mais la vie est ainsi faite ; qu'y pouvons-nous ? L'accepter, la faire nôtre ou la rejeter et mourir.

La maîtresse reste derrière moi, s'adapte à mon rythme, l'impose aux camarades. Un murmure réprobateur sourd des vingt-quatre nuques penchées sur leur cahier : ça traîne, ça traîne, à cause de Lui !

Seul Pierre patiente. Comme toujours.

C'est un mauvais jour, un jour d'élanements, de jonglage perpétuel avec ce stylo qui luit. La transpiration de ma paume l'inonde, le rend glissant. Il roule, se trémousse, fond sous mes doigts de plus en plus rougis sous la pression, de moins en moins précis.

Et cette dictée qui s'éternise :

« ...avait, aux portes de la ville..., une grande fabrique ...dans un pan de laquelle...il s'était taillé...une habitation commode, tout ombragée de platanes...et séparée des ateliers...par un vaste jardin ».

La maîtresse me quitte, me laisse me dépêtrer avec cette ultime phrase pendant qu'elle fait le tour des bancs, entasse dans ses bras les cahiers des camarades. Merci de votre sollicitude, maîtresse !

Soudain, la catastrophe, si longtemps retardée, éclate le silence respecté. Le stylo vient de s'écraser sur le carrelage malgré mes efforts pour le rattraper. Je hais cette pesanteur qui empoisonne mon existence ; je voudrai posséder la formule magique pour le faire remonter. Mais non, après un dernier rebond goguenard, un dernier roulement le fait trébucher sur ma chaussure gauche.

Vingt-quatre paires d'yeux s'étoilent de sourires mal contenus : son stylo est tombé, une place à prendre dans le classement.

J'enfouis mon mal-être dans la lecture ostentatoire de la dictée. Dans ce stylo gît toute mon inertie et j'en ai honte.

Quelqu'un ose pourtant braver la solidarité inhumaine. Pierre se lève, transgresse l'opprobre général, ramasse le stylo, le pose près de ma main glacée de fatigue, me sourit et, sans un mot, repart vers sa place.

Quant à moi, j'attends avec gratitude la fin du cours pour m'effondrer dans mon fauteuil roulant, rentrer chez moi et tenter de réparer ce poignet disloqué pour quelques heures.

Je suis fourbu mais victorieux. Certain, une fois de plus, d'être premier de cette dictée ; fier d'avoir contraint mon handicap à reculer face à mon entêtement.

II

Aujourd'hui, mercredi, jour des récompenses. Le chuchotis des camarades me procure une délicieuse ivresse. Qui aura la poitrine bardée de médailles ? Qui sera le lauréat de la dictée de la semaine dernière ?

Pierre ? Moi ? Ou un autre qui osera braver notre hégémonie, tirant profit de notre bataille amicale pour nous coiffer sur le poteau ?

Depuis le début de l'année, nous nous disputons, lui et moi, la première place de chaque composition. Une semaine, Pierre reçoit la décoration convoitée ; l'autre semaine, c'est moi. Personne ne nous a jamais supplantés. Nous crûmes d'abord à un gag de la maîtresse pour attiser de motivation supplémentaire notre travail. En voulant faire mieux que l'autre, nous nous dépassions chaque fois ; notre moyenne augmentait. Puis, j'y vis le moyen de battre un camarade valide réputé fort en toutes matières sur son terrain de prédilection et sur le mien également : l'intelligence et la culture. L'aspect physique s'effaçait pour ne laisser transparaître que l'esprit. Mon corps débile s'effaçait sous le savoir-faire. Enfin, je nourrissai mon orgueil face à l'entourage familial qui me félicitait de trouver ce courage inespéré de bien travailler en classe alors que mon handicap me contraignait, selon lui, à des efforts constants.

J'avais donc tout à gagner d'être le premier. J'y réussis encore ce jour-là.

A mesure que l'heure des nominations approchait, nos oreilles, délaissant le cours, s'enquéraient du moindre souffle qui parvenait du couloir. La claudication espérée, redoutée, tardait.

Le cérémonial immuable s'inscrit dans nos mémoires. D'abord, le martèlement lointain d'une chaussure cloutée emplissait le vide du couloir ; bruit lancinant d'une angoisse hebdomadaire. Le cœur battant à se rompre, nous interrompions alors toute activité. Les cinq minutes suivantes versaient dans l'anxiété croissante.

Puis, la résonance se précisait ; nous progressions avec elle. Elle se trouve devant la classe de neuvième. Le claquement sec du talon droit agressait le dallage plus intensément ; il se situe maintenant devant la huitième. La prochaine porte sera la notre. Les fesses prêtes au décollage, nous entamions - ils entamaient - une ascension des corps, un garde-à-vous respectueux et tremblant.

Puis, ce silence d'avant orage, réprobateur et terrifiant : « tremblez, élèves paresseux et indociles, votre directrice se prépare à entrer ! ».

La vieille dame boitait.

La porte grinçait sur une classe verticalisée, glacée d'effroi. En se rasant, elle me rendait stature humaine.

Le claquement explosait notre ouïe comme une condamnation à mort, fusillait l'espoir d'échapper à la peine capitale. La vieille directrice boitait aussi sévèrement qu'elle débitait les encouragements : sans note d'humour, sans sourire.

Un jeu de devinettes muettes s'instaurait alors entre Pierre et moi. Chaque mercredi après-midi, je le passais à ses côtés, au milieu des autres, pour les écraser de ma suprématie intellectuelle. Je prenais ce jour-là, ce seul jour-là, une revanche sur mon destin. Des yeux, nous missions sur nos fortunes personnelles : toi ou moi ? Car jamais, il n'y avait d'ex aequo.

Avant que la directrice ne prononce une seule parole, nous connaissions la réponse. Le rite voulait, sans doute pour s'éviter des allées venues inutiles, qu'elle emprunte mon allée, s'arrête à mon niveau, énonce le nom du premier. Si elle continuait, j'avais perdu.

Aujourd'hui, elle s'arrête. Malgré mon exultation qui m'empoigne le cœur, je lance un regard consolateur à Pierre qui se renfrogne insensiblement.

La directrice entonne l'hymne victorieux :

- Premier : moi.

Le sang versé ne fut pas inutile.

Les plaies que mon index endure encore se guérissent instantanément comme si la vue de la médaille avait ce don magique, ce pouvoir réparateur. N'y a-t-il pas de par le monde, une médaille qui me

remette sur pied, qui s'apitoie sur mon sort, qui m'offre cette jubilation de marcher ?

Pour l'heure, je contemple avec ravissement la jalousie qui sourd des pupilles de mes camarades. Vous, vous avez des jambes ; moi, j'ai la médaille. Juste compensation. Il devrait y avoir une médaille quotidienne car l'injustice est tout de même flagrante : vous courez tous les jours tandis que moi, je dois patienter huit jours pour en recevoir une nouvelle.

A moins que Pierre ne me la subtilise.

La directrice n'en a pas fini avec moi. Elle ajoute :

- Vous voyez : on n'a pas besoin de jambes pour réussir !

Oui, pour réussir, point besoin de jambes, ni de bras, ni de mains. Mais tout cela peut aider quelquefois à se faire des amis. Je renoncerai à toutes les médailles, décorations, prix, pour être aimé de quelqu'un. Vraiment aimé sans arrière-pensée, sans restriction, sans petitesse.

Pour avoir un ami.

Un ami avec qui je passerai des heures de tendre complicité, qui m'inviterait chez lui au lieu de m'abandonner lâchement au désert de ma fenêtre.

Un ami qui me réchaufferait d'ambiance familiale, qui partagerait avec moi ses disputes fratricides au lieu de les raconter à d'autres qui s'en moquent éperdument.

Un ami que j'encouragerai, le dimanche matin, à cogner dans un ballon comme si ce ballon renfermait la vie et que j'étais le footballeur.

Un ami que j'applaudirai pour ses buts marqués avant que les autres, m'excluant totalement de leurs discussions et de leurs ébats, ne me le volent.

Un ami, devenu frère, qui me prêterait pour un instant seulement ses sœurs, leurs attitudes, leurs mimiques, leurs élans ou, même, je suis prêt à tout, leur répugnance à mon égard.

Un ami qui m'emmènerait, rien qu'une fois, pour voir ce que c'est, pour pouvoir me remémorer de retour dans ma cellule les sensations qu'on y éprouve, en cour de récréation. J'y jouerai à chat perché, au mouchoir, aux billes ou tout simplement aux tortures indiennes.

Un ami qui, sonnait à l'improviste, me trouverait, à demi-nu, dans des postures indécentes face à une kinésithérapeute ne sachant quelle attitude adopter. Lui, hésitant également, balbutierait quelques mots hébétés devant mon corps difforme, s'enfuirait à toutes jambes. Moi, l'en aimant davantage.

Un ami qui, au terme de cette épreuve, me prouverait sa reconnaissance en me racontant ses peurs, ses difficultés, ses espoirs devant la vie. Un ami qui me donnerait des conseils et surtout qui m'en demanderait.

Cet ami, je veux que ce soit Pierre. Lui seul peut me comprendre, lui seul peut résoudre ce dilemme qui

m'exaspère : Oser m'imposer ou attendre la main tendue.

La directrice, reine de l'estrade, assise sur le trône, déroule la litanie des places honorables, enviées, honteuses. Sa chaussure montante reste coite sur un éphémère repos avant de reprendre sa danse dérisoire.

La phrase se répercute dans mon esprit à la manière d'un écho : point besoin de jambes pour réussir. Parlent-ils de moi en conseil de classe ? Évoquent-ils cette immense solitude qui m'intime l'ordre de me taire, qui exclut toute compensation ?

Ou est-ce une façon de se rassurer elle-même sur sa position sociale, sur ce handicap pervers qui la différencie ? Entend-elle comme nous cette mitraillade qui la précède partout et qui empêche tout catimini ? En éprouve-t-elle de la gêne ou au contraire un plaisir sadique à nous savoir angoissés bien avant son arrivée ?

Toutes ces questions resteront sans réponses. Un enfant de dix ans ne peut les poser à un adulte ; ça ne se fait pas. Et pourtant, dieu qu'elles m'aideraient à envisager l'avenir plus sereinement !

III

J'ai toujours savouré la musique des mots. Ils chantent à mon oreille comme le ressac d'une marée limpide. La plupart du temps, ma petite voix intérieure les distille à l'infini.

Je crée des associations étranges, des mélanges extravagants qui susciteraient l'étonnement des auditeurs s'ils pouvaient m'entendre. Mais le plus souvent, je les garde pour moi. Je les invente par pur plaisir d'alliage nouveau, de sonorités bizarres qui égaient un peu mes journées d'une morosité absolue.

Au fond de moi, ma voix n'en finit pas de raconter d'invraisemblables histoires d'indiens, de danses de mort, de scalps découpés sur des crânes vivants. Selon les jours, je suis l'indien ou le blanc. Souvent, je préfère m'effrayer de cette souffrance lorsque la hache entaille le cou, sentir la chaleur du sang s'épancher de mes veines et ne pouvoir rien tenter pour la retenir. Contempler ma vie répandue sur l'herbe rougie et me dire que tout est fini, que ma mort est consommée, que j'ai délaissé à tout jamais ce fauteuil exécré, que plus jamais quelqu'un ne se retournera sur moi, m'enflamme d'une exaltation sans égale.

Où se tapit-il cet indien libérateur de ces chancres qui s'acharnent sur moi ? Combien de lunes va-t-il mettre pour bondir dans mon dos et m'étêter, cet

oiseau de bonheur, promesse d'une éternité indocile et vivante ? Ma tirelire regorge de ces pièces accumulées pour dédommager son âme de cet acte de pitié. Décarcération généreuse, apesanteur merveilleuse, fruit d'une patience aiguisée par de longues années d'abstinence, de ressourcements continuels, d'endurcissements à l'épreuve.

Aujourd'hui jeudi, jour de soliloques ininterrompus, l'après-midi va s'écouler en butte à la lenteur temporelle, face au bureau de ma chambre, porte close sur la vie qui bourdonne d'affairements maternels. Livre ouvert sur la Connaissance au cas où maman entrerait à brûle-pourpoint. La leçon est ancrée dans ma mémoire. A quoi bon la remâcher ? Plus amusante est la rêverie.

Par caprice du hasard, la fenêtre me fait don d'un arbre. Chaque jeudi et samedi, nous égorgeons nos isolements par des paroles muettes où s'écrient nos désespérances d'une attention quelconque.

Le printemps guérit lentement ses blessures d'hiver. Il fleurit, s'émeut d'un vacillement de feuille effleurée de vent du nord, enfle un tronc majestueux de superbe ironique et, d'un coup, suffoque au passage d'une automobile empestant le gas-oil. Alors, pour le consoler de l'ingrate humanité, un merle le prend pour perchoir, enserre la branche de ses griffes, entonne une romance.

Le temps suspendu à ce sifflement si mélodieux oublie de manger les secondes, ronge sa faim en silence, étend l'extase.

Je déguste cet émerveillement des sens, cet éblouissement de l'œil comme un cadeau du ciel, remboursement de mes douleurs insondables. Me persuadant que moi seul ait pu l'apprécier grâce à ce handicap qui m'enchaîne à ce fauteuil, à cette table de vaines études et l'en remercie donc.

Je pense à Pierre, son image s'impose à moi. Dans ces bouffées de joie, c'est toujours mon ami silencieux qui m'appelle. J'aimerais tant les lui faire partager ! Connaît-il d'aussi puissantes bourrasques de volupté qui épuisent si rarement la raison ?

Comment l'enlacer de ma main malhabile sans presser trop fortement sa taille ? Comment le baigner de baisers, fruits de toute ma tendresse ? Comment dire sans mot que mon unique ami pour la vie, c'est lui ? Qu'il le veuille ou non. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il arrive.

Le merle s'est envolé vers d'autres larmes arboricoles d'un large coup d'ailes fières et nostalgiques.

Et moi, je reste là. A penser.

Alors, pour déridier mon esprit soudainement chagrin, je m'abreuve de mots, d'astucieuses définitions verbales. Je deviens, pour une heure ou deux, cruciverbiste.

La grille me tend sa virginité irrésistible. Comment résister à son parfait quadrillage de cases blanches cernées de cases noires, à son enchevêtrement de voyelles et de consonnes, fœtus de syllabes, puis de mots parfois reconnus, quelquefois ignorés, toujours appréciés ? Une première lecture rapide aligne les terminaisons de verbes, les pluriels évidents, les manies de l'auteur. Une seconde approche noircit certains espaces vacants qui ne peuvent tromper le vieil habitué que je suis. Une dernière étude plus approfondie vient à bout des résistants qui succombent à mon ardeur.

Mes doigts effeuillent le dictionnaire, reviennent, repartent sur les pages tant de fois écornées, puits de tant de découvertes. Je souris d'une définition, applaudis à une autre, suppute la véracité d'une autre encore. Le glossaire me livre ses secrets, aiguise ma fringale de mots, comble mon ignorance. D'un mot découle un autre, puis un troisième surgit, appât oculaire, tentateur mnémonique.

Ma langue s'enrichit, dévide les minutes plus rapidement, élargit son catalogue. Plus il sera grand, plus mes chances de victoire seront probantes. Pendant que les autres crient, courent, jouent, épuisent leur enfance, moi, j'apprends dans les livres, étends mon vocabulaire, noie l'amnésie des autres dans l'abrutissement des mots, ma seule chance de les surpasser.

La vie m'écarte des autres, me relègue aux oubliettes de l'amitié ; je dois en profiter pour m'élever. Comme je ne peux le faire physiquement, il me faut développer mon intelligence, ma soif de savoir.

Pour me prouver que j'en suis capable, j'invente des grilles de mots croisés. De cruciverbiste, je me transforme en verbicruciste. Passe-temps beaucoup plus captivant car l'écriture d'une grille, mot à mot, en usant le moins possible de la facilité des cases noires, rompt le cercle effrayant d'une morbidité envahissante. Entamer la construction d'une grille, la mener à terme revient à naître une deuxième fois, engendre une renaissance plus réussie que la première, que la mienne.

Ces mots qui s'inscrivent sur la page blanche, qui se chevauchent, qui s'entremêlent de haut en bas et de gauche à droite, ces définitions qui jaillissent de ma plume au tracé malaisé, accomplissent ma revanche sur un destin à la volonté maligne. Ils s'enorgueillissent de cette obstination farouche de prouver que mon cri primal ne fut pas vain, que le ravalé serait une lourde faute, un crachat sur l'allégresse de vivre qui m'anime chaque jour.

Où, j'aime la vie, même engoncé dans ce silence angoissant qui m'emmure chaque jour davantage, qui exacerbe les sentiments que je n'ose partager. J'aime la vie et je me tais. Je tais cet amour d'autrui qui m'érode

le cœur ; je musèle cette tendresse fraternelle qui m'élançait vers Pierre.

Parce que mes lèvres vivent de mots inintelligibles.

Ma langue bute sur des syllabes difficiles à prononcer, non que je bégaye mais submergé par l'émotivité, je ne contrôle pas ma verve qui éclate, disparte.

Les rares fois où, la maîtresse m'interrogeant, j'ai dû ouvrir la bouche, ma gorge éructa des sons qui firent glousser de joie imbécile mes camarades. Par bonheur, j'étais au fond de la classe, perché sur mes jambes de fer, imprenable. Mais les rires couverts ont saigné mon cœur d'un stigmate irréductible. Ils m'ont replié sur moi-même, ont suscité une rancœur sans issue.

A jamais, je resterai muet sur mon malheur.

Ne pas s'exprimer, c'est paraître indifférent. Erreur grossière car je participe par les oreilles constamment ouvertes sur le monde qui m'entoure de son rejet intolérable. J'encourage Jacques face à la méchanceté quotidienne, j'exulte pour une place honorable d'Alain, j'explose de joie devant un sourire de Pierre après trois jours de bouderie sans objet.

Qu'on me laisse en paix dans ma mutité ! En la respectant, vous m'honorerez, vous ferez de moi un homme. En avance sur son heure, certes, mais, quoi que vous fassiez désormais, mon enfance est brisée de chagrin, de trop de déceptions.

Ma vie d'homme est à réussir. Peut-être.

A deux ans, un professeur côté à l'argus, affirma péremptoirement que mon silence était congénital, irrémédiable. Huit années plus tard, ses prédictions médicales sombrent dans l'erreur mais ma douleur lui donne raison : je me tais, non par tare physique mais par inhibition, par découragement devant l'inanité d'un tel effort.

Pierre frémit de loquacité. Un rien fait déverser une gerbe de phrases qui réjouissent mes oreilles ; sa langue module un accent aussi chantant que les ruminations du grillon au soleil. Mais cette jubilation à l'écouter est un clou dans ma bouche, une glu qui lie mes lèvres, un tison sur mes cordes vocales.

Cet incendie ne peut se maîtriser, il embrase ma volonté d'une peur incontrôlée, d'une tachycardie exubérante. Plus l'attente se prolonge, plus le cœur se soulève d'une appréhension viscérale. J'ai peur de parler comme j'ai sans doute craint d'émettre mon cri primal au point de faillir ne pas vivre. Dans les deux cas, le courage de parler me manque, fuit mon être emprisonné dans l'image d'inutilité, d'incapacité à remplir son rôle social.

Un jour, je me détesterai si fort que j'oublierai ce défaut de prononciation qui m'opprime. Alors enfin, je parlerai devant toute la classe et elle sera obligée de m'admettre en son sein.

IV

Je hais le vendredi. Jour maudit, jour de tristesse, jour de joie pour autrui.

Les camarades resplendissent de liesse à peine voilée. Font-ils exprès de me narguer en frôlant mon cercueil, l'œil épanoui, luisant de course dans l'herbe folle ? Dans leurs pupilles, je reluque la randonnée pédestre à travers monts et vaux ; je renifle l'odeur des jonquilles cueillies, taches jaunes ridicules d'un dimanche campagnard trop vite épuisé à faire emplette d'air pur ; je suppute les roulés-boulés dans le sable blond qui s'achèvent en un plongeon dans l'océan. Dans leurs yeux, je perçois le bonheur d'un être vivant, croyant aimer la vie, expurgeant le malheur dans des futilités assommantes.

Lundi matin, je le sais, comme chaque début de semaine, ils seront à tuer. Le regard saoulé de réjouissances familiales, pollué de jeu des sept familles, infatué de Monopoly ou de Scrabble, exorbité de petits trains à la ronde grotesque, ils me renverront dans mes limbes de désespoir. Et je m'y laisserai sombrer comme hier, comme demain, incapable de réagir, abasourdi de tant d'injustice et de cruauté. Enterré vif dans ma tour de fer.

Le week-end, pour moi, symbolise l'enfermement, la solitude, le rejet. Non que ma famille me boude : ma

grand-mère m'élève un piédestal, au rang de héros quasi national ; ma tante me couve de son iris noir comme si j'étais l'homme de sa vie gâchée ; maman confectionne dans le secret de la cuisine interdite à son chevalier moderne des mitonnés de rêve ; marraine s'empresse, à peine arrivée, de me démontrer que je suis le plus instruit, le plus intelligent d'eux tous comme si cela était douteux. Ce qui provoque chez papa un regain de bouderie qui ternit un peu plus la journée.

Et moi, je m'ennuie. Je me demande si Pierre se morfond aussi ; si sa parentèle est à ses pieds ; si, comme moi, le chagrin ne l'appelle pas loin de ces importuns, de ces empêcheurs de rêve. Définitivement.

Lui, pourrait s'échapper de cet étouffoir, fuir ce joug qui m'asservit, qui annihile toute velléité d'indépendance. Moi, je ne peux pas.

Aujourd'hui, vendredi, le soleil est à l'unisson du climat de cette classe détestable : il brille de tous ses feux. Comme serine la météo : le beau temps dure et va durer, l'été est là.

Seule consolation à cette tragédie : ma fenêtre ouverte sur mon hêtre chéri ; un oiseau chantera sa mélodie.

Aujourd'hui, vendredi, rien de bon ne m'échoira. Je resterai cloîtré au fond de la classe quitte à souffrir le calvaire.

Premier installé, j'assiste à l'entrée en scène de mes camarades. Pierre cherche à happer mon regard qui fuit l'entrevue. Aujourd'hui, Pierre, je suis malheureux ; je tiens à alimenter cette sinistrose et rien ne me déroutera. Ni le bleu dur de tes yeux que j'aime tant, ni tes mimiques simiesques dans le dos de la maîtresse. Je suis insensible à tout. Puis-je l'être aussi à la douleur qui, dans quelques heures, va s'élaner le long de mes cuisses ! La crédibilité de ma force de caractère en dépend. Peut-être également ton admiration.

Aujourd'hui, vendredi, jour noir par excellence, cours d'instruction civique. Ils me tournent le dos, seule la maîtresse jette un œil sur moi. Je dois donc garder contenance.

Elle entonne la ritournelle de la différence, de la tolérance, de l'amour des autres. La salle gratte les belles phrases, les beaux discours, la démonstration à l'équerre.

Apprenez et surtout appliquez ! Je suis là, derrière vous, pour vous y aider.

Et puis, une main se lève. La maîtresse ne l'a pas encore vue. Face au tableau, elle aligne des termes à la signification banalisée, rabrouée de terreur quotidienne : respect, amour, amitié. Le terrible mot flambe, m'embrase le cœur d'inassouvissement insurmontable.

La main patiente, s'incruste dans l'air soudain irrespirable. Il me vient des bouffées d'envie

d'évanouissement, d'évasion. Quitter cette pièce où, je le pressens, quelque chose se profile au bout de ces doigts de fées. Quelque chose de terrifiant.

Abaisse ta main, Pierre, je t'en supplie. Ne parle pas de moi devant les autres, dis-moi ton secret à l'oreille. Mais non, je subis l'hallali :

- J'aimerais bien être ami avec quelqu'un dans cette classe mais je n'arrive pas à communiquer avec lui. Pourquoi ne parle-t-il jamais ?

Le monde vacille autour de moi, il tanguet et moi, je dérive, fêtu d'incompréhension, sous la déferlante.

Que faire ? Que dire ? Rester coi sous l'émotion qui m'enlève, l'endiguer comme toujours de douleurs musculaires, jouir de ce chagrin décuplé à présent ?

Larguer les amarres des sentiments qui risquent de m'emporter trop loin, lâcher la tempête qui ravage mon être, révéler aux yeux de tous mon effondrement intérieur ? Avouer mon amour fou pour celui qui vient, d'une phrase, de moucher la petite lueur qui m'animait encore ?

Lâchement, je choisis la première idée. Celle qui va gâcher le week-end.

Enseveli au fond du gouffre de l'amertume, des petits cailloux d'amitié me percutent. Ils rebondissent, intacts, sur ma carapace qui s'égratigne un peu. Je trouve refuge dans un recoin sombre, où la lumière ne va jamais. Je me recroqueville sur moi-même, sourd à toute stimulation. Indélogeable. Assuré de n'être désormais importuné par rien, je m'endors.

Je me réveille soudain, la proie de vieux démons. Je gis toujours lové, seul dans la profondeur du noir mais quelque chose a changé. Je scrute l'autre ; rien. Quelques cailloux supplémentaires attestent d'une volonté extérieure mais rien d'inquiétant. La distance entre eux et moi gage ma tranquillité.

Alors pourquoi cette angoisse qui m'étreint ? Pourquoi cet affolement broie-t-il mon cœur ?

Je me soulève un peu, découvre, chaudement épanoui sous mon aile, un caillou qui a dû rouler dans mon sommeil, profitant d'un remuement pour s'y blottir.

Ma première réaction est de m'en défaire, de le renvoyer chez les autres. C'est un éclaircur venu me surprendre, premier d'une horde sauvage qui veut m'épouvanter. Et puis la sérénité qui l'enveloppe, la douceur qui émane de lui arrête mon geste.

Et si c'était un cadeau de l'immanence, une offre d'amitié ?

A moi maintenant de choisir : continuer à me débattre seul face à l'adversité ou épouser cette main tendue, ne pas l'ignorer, ne pas la rejeter. La faire mienne.

La nuit fut hantée de fantômes tendres et humains. Plus réels que nature. Ils ressassaient la phrase inoubliée : « Si tu m'aimes, parle-moi, dis-le moi. ».

Dans mon lit, je trépignais de me lever.

Je n'osais appeler maman ; papa fait la grasse matinée. Enfin, elle vint. Je dus subir le parcours initiatique : petit déjeuner, bain, habillage, palabres pour les convaincre de rester ici pendant qu'ils iraient au marché avant que mon âme puisse resurgir du néant de la nuit, face à l'arbre de bon conseil, prophète de mon avenir.

Devant mon bureau, fenêtre ouverte sur l'ensoleillement, je ressuscite les sensations nocturnes, l'indicible paix qui s'empara de moi. Inutile de parler ; les silences vivent d'évidence.

Le rêve achevé, je quête un signe de réponse, un indice de décision. En vain. L'arbre reste mutique.

Alors je comprends que la patience m'est une nouvelle fois exigée.

La matinée s'épuise dans l'attente. Elle s'abreuve à la source de l'espérance, puis de l'incrédulité, du découragement, enfin de l'apathie.

L'après-midi semble vouée à l'abandon lorsque le petit merle de jeudi fait son apparition. Il effleure de son aile le châssis de la fenêtre et, surpris du vide, s'affole à battre l'air.

Ma silhouette sombre attise sa nature curieuse en même temps qu'elle le retient dans une prudence de bon aloi. Ne pouvant persévérer dans son survol fatigant, il décide de se poser...sur mon bureau. Celui-ci s'ébouriffe ; les feuilles font dérapier mon invité impromptu. Sur le dos, il ne peut freiner une glissade et atterrit sur mes genoux.

Je n'esquisse aucun geste susceptible de l'effaroucher, conscient du moment unique que je suis en train de vivre. Je crains seulement que la porte ne s'ouvre.

Ce merle, messager d'un destin tortueux, paraît se plaire dans la chaleur du nid improvisé. Il dodeline de la tête, roule vers moi des yeux interrogateurs, déchiffre mon cœur sans hâte.

Soudain, je le vois, prenant un appui délicat sur mes cuisses, enfler sa gorge. Il en sort des trilles ornées de ciselures. Ce babil pourfend mon cœur d'une intimité inconnue. Personne n'a pris la peine d'apaiser mon âme, de lui dire des mots d'amour aussi doux.

Il est remonté sur le bureau ; nous nous faisons face. Œil dans œil, nez contre bec, son sifflement n'en finit plus de me panser. Le petit caillou qui se chauffait sous mon ventre cette nuit, est revenu, mû en oisillon à l'infinie douceur.

Et d'un coup d'ailes, sans un adieu, il disparaît soudain dans la nue. À peine ai-je le temps de suivre son vol que l'azur le subtilise à ma vue. Le printemps le rappelle à lui.

Son message restera gravé dans ma mémoire ; lundi, je parlerai à Pierre.

VI

Lundi matin, neuf heures, je m'assois sur le banc, à côté de mon ami. Les camarades s'étonnent de cette fantaisie que je m'octroie. D'habitude, le lundi est jour de torture.

Seconde surprise : la gaieté qui m'aiguillonne se lit sur mon visage. Leur tristesse fait peine à voir. Le lundi est jour de deuil pour les élèves ; le regret du dimanche grise leur mine. Songez que les vacances se profilent au bout de cette quinzaine et vos sourires renaîtront.

Pierre est inquiet. Nos regards s'unissent un instant pour la première fois depuis la phrase assénée, puis se délient.

Il faut obliger la maîtresse à me donner la parole sans que cela paraisse prémédité. Tout de suite car tout à l'heure je n'aurai plus le courage de parler.

Je suis tendu comme un arc, les jambes durcies d'angoisse, la gorge nouée, les mains recourbées sur elles-mêmes, inaptés à tenir un stylo. Mon corps entier se liquéfie de peur.

Pierre se coule contre moi, me glisse à l'oreille dans sa langue imagée :

- Calmos baby, c'est pas la dictée aujourd'hui, c'est les maths !

Je tente un sourire maladroit, vite ravalé.

Une voix alors s'élève de ma droite :

- M'dame, pourquoi il est assis à sa place au lieu d'être au fond ?

La maîtresse me regarde. Quelques secondes dérivent au fil du temps. J'avale une bouffée de courage en pensant à l'oiseau et je me lance :

- Vendredi, Pierre m'a fait une proposition d'amitié. Je veux lui dire, devant tout le monde que je suis d'accord. J'aimerai être son ami.

La tirade répétée toute la journée d'hier a été ânonnée le plus lentement possible pour une meilleure compréhension. Quelques rires ont failli tout gâcher mais je l'ai terminée.

J'essaie d'appliquer les conseils de mon orthophoniste : rester calme en respirant à fond mais l'excitation les enterre. Je me sens si petit face au silence qui pèse sur la classe.

Si fier de mon exploit, aussi.

Comme j'aimerai être à cent lieues sous terre, grignoté par les rats ! Je regrette déjà la phrase, je regrette ma témérité. Mais tant pis elle s'est envolée, elle n'est plus ma propriété. Elle appartient à Pierre qui ne bouge pas.

Me suis-je trompé ? Ai-je mal entendu vendredi ou a-t-il réfléchi de son côté, arrivant à la conclusion inverse ?

La maîtresse disserte sur les mathématiques. L'appel que j'ai lancé ne la concerne pas ; seul, je suis en cause.

Des larmes éclosent au coin de mes yeux. Je tente de les refouler mais leur affluence me submerge. La fin du cours jette des effluves de désordre sur les bancs. Les camarades entament déjà les discussions qui égayeront leur récréation. Ils se lèvent ; Pierre reste assis. Ce n'est que lorsqu'ils se sont ébruités dehors qu'il se tourne vers moi, penche à nouveau son visage vers le mien :

- Peux-tu t'asseoir dans ton fauteuil ? Je t'emmène en récré.

Pierre, en effet, partagea les joies de la récréation. Je fis le tour de la cour, du préau. Il m'entraîna sous les feuilles des arbres, frères de mon ami d'en face que je me promis de lui présenter.

Il maniait mon fauteuil roulant avec plus de dextérité que je ne l'aurai cru. Sa force me surprenait et me rassurait en même temps : je ne craignais pas de tomber.

Les autres nous épiaient à bonne distance. Je ne voulus y voir qu'une manière de discrétion. La première sortie en neuf mois d'année scolaire, en quatre ans de scolarité et ils y assistaient. S'ils s'étaient donnés la peine, ils auraient pu y participer. Mais non ! Ils n'y étaient pas prêts.

Pierre s'assit sur un banc ; moi, à ses côtés. Nous allions nous confier nos pensées lorsque la maîtresse nous rappela à elle. Il fallut rentrer.

Le temps de me réinstaller, le cours redémarrait.

La fin d'année scolaire arriva très vite ; trop vite. Chaque soir, je revivais les événements de la journée. Nous avions pris l'habitude de nous dire bonjour en nous embrassant. Cela m'évitait de lui présenter une main déformée et je trouvais plus tendres ces quatre baisers quotidiens qu'une poigne serrée plus ou moins fortement.

Je goûtais ces embrassements avec d'autant plus de cœur qu'ils émanaient pour la première fois d'un ami, de mon premier ami, de mon seul ami. Ma famille m'embrassait mais elle le faisait machinalement, comme une habitude, sans y prêter l'intérêt nécessaire.

Pierre, lui, me prenait dans ses bras, posait sur ma joue un effleurement de peau qui ravivait mon bonheur.

J'aimais sa façon de m'enlacer, de m'entourer d'un halo de douceur qui m'accompagnait jusqu'au soir. Je demandais à maman la permission d'être ramené par Pierre. Nous ferions nos devoirs ensemble. Nous apprendrions nos leçons avant de nous raconter nos vies. Moi, si muet avant, je sombrais dans le bavardage, je m'enflammais, je questionnais, je palpiais à la découverte de mon ami si cher parce que tant attendu. Christophe Collomb aux abords de l'Amérique ne connut pas pareille exaltation.

Moi, j'accostais en terre inconnue : l'amitié.

Quinze journées jalonnées d'extrême contentement, de suite de petits bonheurs ininterrompus. Nous ne nous quittions plus comme si,

l'un et l'autre, voulions rattraper le temps perdu. Comme si nous avions soudain conscience que notre amitié, à peine sortie de la couvaison, vivait déjà ses derniers jours.

Les camarades nous mirent en quarantaine. Moi, j'y étais habitué. Pierre n'en parlait pas, ne me la reprochait pas. Se satisfaisait-il de moi en pensant que les vacances nous sépareraient ou m'aimait-il véritablement ?

Je ne le sus jamais mais je ne doutai pas de la réponse.

Je ressentais pour lui une immense peine. En m'élisant son ami, il s'excluait lui-même de toute autre fraternité. Il acceptait ce rejet sans animosité, sans amertume particulières. Et je lui en savais gré.

Notre amitié se nourrissait du regard des autres. Notre passage provoquait des détournements de tête, des moqueries acerbes. Les inconnus nous traitaient de frères, ses connaissances oubliaient jusqu'à son nom. Plus l'évident rejet nous isolait, plus il me gratifiait d'attentions. Il était devenu le meilleur marqueur de buts de son équipe, il me prêtait sa collection de bandes dessinées. Il me racontait ses vacances avant moi, j'admirais sa collection de coquillages.

Je lui parlais de moi. De ma solitude, de mes souffrances physiques, de mes révoltes contre l'adversité, de mon arbre consolateur qu'il m'emmena

caresser, de mon exaltation devant le bleu du ciel, de ma tendresse pour lui trop longtemps tue.

Je croyais avoir gagné la partie, avoir un compagnon pour l'éternité.

Et puis, hier, il est venu. J'ai tout de suite compris qu'un malheur jaillirait de ses lèvres. Son baiser même était différent ; il avait le goût de l'éloignement.

Il s'assit sur mon lit. Ses doigts semblaient triturer une mauvaise chance, un coup du sort, voulant étrangler un méchant destin. Lui aussi avait dû ressasser toute la nuit la déchirante nouvelle :

- Mon père est muté dans une autre ville.

Huit mots pour un atroce couperet, sans espoir d'enraiment, sans autre choix que l'acceptation. Quinze jours d'ivresse pour connaître à nouveau le froid, la faim, la solitude. La vie m'avait donné ces heures pour mieux me les reprendre. Elle me renvoyait dans mon gouffre.

La tristesse réciproque nous volait les mots, nous jetait dans un désarroi personnel qui retenait tout élan.

Il sut pourtant trouver la phrase apaisante :

De toutes façons, je t'écrirai. Et puis maintenant que je t'ai aidé à parler, tu parleras à un autre, à beaucoup d'autres.

Sa main sur mon épaule n'en finit pas de me consoler.

Achévé d'imprimer

Imprimé en France par Dupli-Print

L'imprimeur numérique parisien

2, rue Descartes

Z.I. Sezac - 95330 Domont

Tél : 01 39 35 54 54

Fax : 01 34 39 09 95

www.dupli-print.fr

